

contemporain, Nersès avait toujours Jésus-Christ présent: il était le but de ses aspirations et comme son archétype; et selon un autre: «Il fut placé au milieu comme un miroir pour tout le monde par Celui qui a créé tous les hommes». Et son neveu également appelé Nersès, également écrivain et élevé par ses soins, s'écrie emporté d'admiration: «O admirable force de l'Esprit Saint, qui souffle où il veut, donnant aux siens sans mesure, ce qui est propre à lui-même».

Ce même prêtre Nersès, son élève, portait dignement le nom et l'esprit de son oncle; après la mort duquel il devint le disciple de Grégoire de Sghévra, et sur ses instances ce dernier écrivit le panégyrique du Saint. Tous deux témoignent d'accord que les personnes honnêtes et pieuses ne tardèrent pas à célébrer le jour glorieux de sa mort, qui tomba le 14 juillet, 1198. C'est la seule personne dans l'ordre de l'épiscopat arménien, qui soit indiquée dans le calendrier parmi les défunts de la famille royale: «Aujourd'hui se reposa en J. C. le *Saint Père* Nersès de Lambroun, l'archevêque»; et parmi les soixante défunts dont les noms sont inscrits dans ce livre, (Ménologe), il est le seul à qui soit attribué le titre de saint.

La seule consolation et la seule joie qui resta à tant de personnes désintéressées et pieuses qui avaient été témoins oculaires du saint homme et qui avaient entendu sa voix, fut le souvenir de la sainteté et des œuvres de celui qui, durant sa vie même, parmi les nombreuses grâces dont il avait été enrichi, avait encore possédé le «don des *miracles*.... entre autres celui, de chasser les démons, et de guérir les malades»; comme le témoignent son biographe contemporain et Grégoire de Sghévra.

Cependant si la sainteté de Nersès causa de la joie à tous ceux qui étaient présents, sa mort les laissa tous accablés d'une grande douleur: ils se voyaient privés d'un grand saint et d'un grand écrivain, et restaient abandonnés comme des orphelins. Qui pourrait mettre en doute ou décrire l'affliction et la consternation de ses parents, de ses proches et de ses disciples, et de sa mère Chahantoukhte, qui, (peut-être), vivait encore, cependant la dernière mention qui en soit faite dans l'histoire remonte à huit années avant la mort de son fils. Une chose aussi nous semble extraordinaire, c'est que ses admirateurs nous font un récit très court, ou passent sous silence les cérémonies qui se firent à ses funérailles. Grégoire de Sghévra seulement nous a laissé ce qui suit: «On lui paya le tribut légitime: les prêtres le conduisirent au lieu du repos en chantant